

## UN NID SOUS LA FEUILLEE

ROMANCE

Paroles et Musique de Henri PORTELETTE

*Andante, très douce louré Très lent, dolce amoroso*

INTROD: 

L'Hiver a dé-ser-té les champs;  
Des oiseaux a-mis du printemps La troupe lé-gè-re  
Fi-dèle à son nid d'au-tre-fois;  
Comme ne trombe dans les bois, Sur chaque chau-miè-re  
S'a-bat en jo-yeux tour-bil-lon L'insec-te  
s'est fait pa-pil-lon... La nature est mé-...  
REFRAIN *dolce*  
Pe-tits lu-tins ne touchez pas... Au nid qui  
pend sous la feuil-lé-e A ce doux nid qui tremble hé-  
las! Au bruit nais-sant de la cou-vé-

II

Entendez-vous, dans les buissons,  
Les rossignols et les piaisons,  
Fauvettes et merles  
Eclat aux premiers feux d'avril.  
De leur gosier, charmant babil,  
La chanson de ferle  
Et, célébrant la liberté,  
Résonne au cœur, ivre, enchanté,  
Comme un bruit de perle.

REFRAIN

IV

Ah ! pourquoi nuire à leurs ébats ?  
De ces bosquets qu'on voit là-bas,  
Hôtels du mystère,  
Chauffant ses plumes au soleil,  
Le chanvre accomplit son réveil ;  
Sa voix printanière,  
Pleine de sons harmonieux,  
Bercera d'échos tous joyeux  
Votre âge éphémère.

REFRAIN

III

Là, sur le chaume hospitalier,  
L'hirondelle au goût familial  
Repose son aile.  
Et, pour réparer son berceau,  
Du limon pris dans le ruisseau,  
La mondre parcelle  
Suffit à ce divin laboureur  
Sa voix rappelle au laboureur  
La saison nouvelle.

REFRAIN

Sans doute, le vieillard qui a presque achevé sa course et qui va disparaître bientôt, ayant terminé sa tâche, a droit au respect ; mais combien sont plus solennelles les pensées inspirées par l'enfant !

L'homme a rempli sa mission et creusé son sillon. On sait le rôle qu'il a joué sur la scène terrestre, et lorsqu'il descend dans la tombe, il n'y emporte aucune espérance. On peut le pleurer ; il est impossible de placer en lui un rêve.

Avec l'enfant, au contraire, tout est mystérieux.

Penché sur le berceau, le jeune père, fier de sa paternité récente, regarde son fils ; dans ses mains attentives, il le prend ; puis, il appuie sur sa joue la douce figure rose.

— Cher petit, pense-t-il, tes yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière, et je ne puis te donner aucune étrenne ; viens recevoir cependant la plus précieuse de toutes : le sourire de ta mère !

Il porte l'enfant dans la chambre de la jeune femme et il le dépose auprès d'elle ; — puis il approche ses lèvres des deux chers visages qu'il unit dans un seul baiser.

III

Ce n'est plus un petit garçon ; le voilà un homme ; il a cinq ans, et papa discute gravement avec maman ce qu'on lui donnera pour ses étrennes.

Madame conseille un jeu tranquille, un de ces jeux pacifiques qui ne troublent pas le calme du salon ; mais Monsieur, qui se souvient du printemps de sa vie, soutient que son fils ne savourera pas la joie d'un jouet qui ne serait point tapageur.

On pourrait bien consulter l'enfant ; mais on tient à lui ménager une surprise, et la discussion continue sans avancer beaucoup jusqu'à l'arrivée de la grand-mère, qui, naturellement, gâte horriblement son petit-fils.

— Voyez-vous, dit-elle, avec son expérience d'aïeule, les garçons n'aiment que les jeux faisant le désespoir des parents ; si vous voulez qu'il s'amuse le plus, cherchez ce qui vous ennuiera davantage.

Et on se décide pour un cheval à mécanique et un tambour.

— Seulement, dit Madame, il ne fera pas de bruit !

Pauvre Madame ! elle sait bien que le tapage sera énorme ; mais elle se console en pensant que son enfant sera ravi.

IV

Le voilà collégien ; il a endossé l'uniforme du lycée ; que va-t-on lui donner pour ses étrennes ?

Des livres superbes, solennels, qu'il ne lira pas, ou quelque objet de toilette pour faire de l'élégance les jours de sortie ?

Le cas est grave, et, ma foi ! on le fait interroger discrètement par le vieux domestique qui l'a vu naître et qui est demeuré son confident.

La réponse ne se fait pas attendre : il veut un poney pour aller se promener, le dimanche.

La mère fait des objections : elle a peur des accidents ; elle craint qu'on lui rapporte son fils blessé, ayant fait une chute dangereuse !

Mais, en résumé, dans quelques années le régiment le guette : tant mieux, s'il y arrive accoutumé à l'équitation, rompu aux exercices du corps !

On achètera le poney, et il ne manque plus qu'un cigare pour que l'émancipation soit complète.

V

Dix-huit ans ; l'âge où l'on a son premier habit noir, où l'on fait son premier souper, où l'on aime pour jamais, — tout au moins pendant un jour.

Les parents se creusent la tête pour trouver des étrennes répondant à la fois aux désirs du jeune homme et aux strictes convenances.

Après avoir mûrement pesé le pour et le contre, ils se décident à consulter leur fils, qui ne leur cache pas son désir de recevoir un porte-monnaie bien garni.

Oui, de tout ce qu'on peut bien lui donner, une seule chose lui sera agréable : ces louis d'or qui ont, dit le proverbe, le mérite rare, exceptionnel de plaire à tout le monde.

Adieu donc, douces surprises longuement sa-

## LES ETRENNES PENDANT LA VIE

I

Un an bientôt depuis qu'ils se sont mariés ! Pour la première fois, Monsieur va apporter ses étrennes à Madame, et il cherche ce qui pourrait faire le plus de plaisir à la chère adorée. Soudain, une idée traverse son esprit : ils ont tant parlé de lui, — du mystérieux bébé qu'un avenir prochain leur apportera, — de ce doux inconnu dont le petit visage est si souvent apparu dans leurs rêves ! Monsieur a trouvé ! Les étrennes de Madame, ce sera un de ces berceaux-Moïse où l'on mettra le nouveau-né pour l'apporter au salon ou pour le placer sur le lit de la jeune mère.

Avant d'avoir vu la lumière du jour, avant d'a-

voir poussé un vagissement, Bébé aura donc déjà reçu son cadeau du Nouvel-An.

Madame, émue, embrasse Monsieur en lui disant ces mots qu'on murmure tout bas, même quand on est tout seul :

— Je t'aime !

II

Pour la première fois, depuis que l'enfant est venu au monde, une année nouvelle commence.

A peine un jour gris d'hiver a-t-il éclairé la chambre qui renferme son berceau, que le père entre pour voir le nouveau-né.

Il le contemple d'un œil ému, avec ce sentiment de tendresse inquiète qu'inspire à chacun de nous la pensée du sort réservé à la génération qui nous suit.